

1600/113.

WRITING
FOUND IN A POCKET-BOOK.

DEDICATED TO THE
RIGHT HON. EDMUND BURKE.

ECRIT
TROUVÉ DANS UN PORTE-FEUILLE.

DEDIE AU TRÈS
HONORABLE EDMUND BURKE.



FOUND IN A
LIBRARY BOOK

LIBRARY TO THE

RICHARD HON. EDMUND BURKE

ECRIT

TRONTE DANS UN PORTE-FEUILLE

LIBRE AU LIEU

HONORABLE EDMUND BURKE

TO THE PUBLIC.

FOR this very interesting and pathetic effusion, the Public are indebted to the benevolence of an amiable and elevated female character, whose name, from certain motives of delicacy, the Editor does not conceive himself at liberty to divulge.

The singularity of **INCIDENT**, as well as the sensibility of feeling, stated and expressed in her following introductory narrative, can scarcely fail of exciting in every generous breast, a strong and laudable propensity to peruse the Work itself; neither can it be doubted but such perusal will effect a sympathetic interest, disposing each individual to the immediate and munificent object of publication.

That the narrative alluded to may not be injured by any kind of alteration, it is here presented from the original mss. of the fair writer.

INVITED by the early breezes of a Summer Morning, I lately strolled into a public garden contiguous to my own residence, and in the environs of the capital. At the further end of a dark alley leading to the river

Thames,

Thames, at the foot of a weeping willow, whose pensive branches hung sadly upon the bank thereof, lay a small parcel, which, at a considerable distance, attracted my observation, and which upon approaching I found to be a Pocket-book. Strongly excited by that passion, (not perhaps unjustly) imputed to my sex, I took it up, and perceived upon its faded sides the remains of certain obliterated characters, that had once been elegantly embroidered in hair, but which it was now, alas! almost impossible to distinguish.

I cast my eyes on every side, and perceiving no person to whom I might restore it, could no longer resist the interest that I felt in exploring its contents.—And O! thou polished Monitrix of human sentiment, CHASTE DELICACY,—if in the act I trespassed against thy more rigid precepts, forgive the deed,....I opened it!

THE first object that met my sight was a white cockade much decayed by use, and tears seemed in many places to have changed its colour. It is impossible to express my feelings even at this melancholy evidence of calamity; but that which attracted my sensibility beyond expression, was a small manuscript carefully folded up, and enveloped for its preservation.

It is observed by my most intimate friends, that my mind is rather of a romantic turn; but, whatever may be the truth of this remark, I am free to acknowledge that I cannot think but with enthusiasm of regard and admiration upon those generous victims, who, since the commencement of the French anarchy, have immolated to their insulted God, their unhappy King, and their wretched Country, all that was dear to their personal convenience and repose,



THE owner of this little pocket-book I immediately conjectured to be one of this illustrious and heroic band, and as such, he immediately obtained a full possession of my most tender solicitude.

THOUGH unknown, and without any other claim upon my humanity than the likelihood of his sufferings, I resolved if possible to render him some atonement for his little treasure, the loss of which, perhaps, at that moment increased the sorrows of his afflicted bosom.

HAVING fully satisfied myself as to the merits of his composition, I immediately conceived and adopted the idea of giving it to the world, that those who should feel and think as I then did, might bestow upon it the generous donations of their approbation, and with a view that the amount thereof might be given to the Author. And, O! thought I, what a feast of benevolence, to return to him not only his little Work, but at the same time an unexpected and liberal compensation for his anxiety and pains. Supposing, therefore, that my well-meant purposes shall be attended with success, may I not then be indulged in the liberty of addressing him thus:—

“ Accept, unhappy stranger,—accept without a blush
 “ that which is the fruit of thy own labour, the tributary
 “ offering of congenial souls who lament your fate, and
 “ who, upon a like occasion, would imitate your virtue.”

I SHALL not anticipate any portion of public praise by the least attempt at its critical eloquence. I shall not expatiate upon that elegance of style, and that well-chosen expression which in my mind adorn the composition; neither shall I recommend it by praising the noble principles which in every part arrest and captivate the judgment: I will, however, do what I trust will be more effective to
 my

my purpose, I will recommend it to the munificence of my Country.

AN ENGLISH LADY.

P. S. At the instant that I was preparing to forward to the Printer the following little prize which chance had so kindly put into my possession, a fear occurred to me, of offending the owner of it by its publication, or perhaps of doing violence to that refinement of delicacy which characterises his country. In regard to the former, should I have erred, I trust my motive will plead my apology : —on the latter subject, some French Gentlemen of distinction who have honored me by their acquaintance, have not only applauded my idea, but have given me additional encouragement to the publication, by requesting to add the following Dedication, of their own composition.

PLUSIEURS EMIGRES FRANCAIS,

MONSIEUR BURKE.

MONSIEUR,

En mettant votre nom à la tête de ce petit ouvrage, qu'une Anglaise sensible offre au Public, en faveur d'un Français malheureux, c'est tout-à la fois assurer le succès de ses vues bienfaisantes, et satisfaire au plus doux sentiment de nos cœurs.

Pénétrés d'admiration pour les bienfaits sans nombre, dont nous sommes journellement l'objet, nous cherchions depuis longtems, mais en vain, comment nous pourrions faire connaître toute l'étendue de notre sensibilité. Aujourd'hui nous croyons avoir trouvé le moyen le plus digne d'acquiescer un aussi doux devoir, en vous adressant publiquement, MONSIEUR, la nature de nos sentimens; et en vous priant de vouloir bien devenir le dépositaire de toute l'estime et la reconnaissance, que nous inspirent vos généreux Compatriotes. Vous les représentez depuis si longtems, pour conseiller le bien, qu'ils trouveront très juste sans doute, que vous les représentiez aussi, pour recueillir les sentimens qu'excitent leurs bonnes actions.

En

En s'adressant à vous, MONSIEUR, notre cœur a voulu remplir un nouvel acte de justice, Il a choisi, celui qui depuis longtems, s'était acquis une foule de titres à notre vénération particulière: car nous savons tous les éloquentes et fructueuses paroles, que vous avez si souvent prononcées en notre faveur; et pas un de nous n'ignore les démarches plus secrètes, que votre humanité et votre bon cœur vous ont fait entreprendre avec tant de succès, pour cette portion d'entre nous, dont l'indigence honorable est suppléée chaque jour, par des secours généreux qui vous assurent à jamais, la reconnaissance de notre Pays et la gloire du vôtre.

Pardonnez, MONSIEUR, si vous trouvez ici votre nom, sans votre consentement: mais la crainte de voir votre modestie se refuser à de justes louanges, nous a fait prendre cette liberté: si, contre notre attente, elle pouvait vous déplaire, nous vous supplions d'accepter pour excuse, la bonté de notre intencion.

Quant au petit Ecrit dont nous osons, MONSIEUR, vous prier d'accepter l'hommage, nous avons espéré qu'il trouverait grace devant vous, à la faveur de ces principes de chevalerie, dont vous nous avez si souvent présenté des tableaux enchanteurs; et nous nous sommes flattés surtout, que malgré toutes les richesses littéraires dont vous êtes possesseur, vous ne rejetteriez pas l'humble offrande d'une simple fleur, dont toute la prétention est de servir de gage à la reconnaissance.

ECRIT

TROUVE DANS UN PORTE-FEUILLE.

Cobl....16 Mars, 1792.*

Qu' aurais-je à faire, si la
Contre-Revolution venait à manquer.

Voilà donc, mon cher ami, le sujet pénible que tu me donnes à traiter : il m'a occupé hier tout le soir et même bien avant dans la nuit. Plongé dans des réflexions cruelles et terribles, désespérant de trouver une seule idée qui pût répondre dignement à ta question, j'ai suspendu mon travail et cherché dans les douceurs du sommeil, l'oubli momentané de nos cruelles infortunes. Mais Morphée, dont la main capricieuse mêle indifféremment à les pavots et le souci et la rose, s'est plu à prolonger mes douleurs, en semant mon repos d'agitation et d'effroi.

A mon reveil heureusement détrompé, je m'empresse à recueillir les vestiges de mon Rêve, pensant qu'il pourrait satisfaire à ta demande.

Il me tarde déjà de savoir comment tes raisonnemens traiteront mes rêveries et surtout, quelle qualification tu donneras à ce Vieillard énigmatique qui y joue un si grand rôle. Quant à moi, je soupçonne fort, dans mon bon sens bien éveillé, que ce pourrait bien être *Le Génie de la Raison*. Mais je ne fais pas attention que je disserte sur ce que tu ne connais pas encore : aussi je me tais et pour ne pas mériter le reproche de rêver le jour, je passe bien vite à mon rêve de la nuit—le voici :

MON RÊVE

Ah ! que serais heureux
si jamais lisais...

La Trompette guerrière sonnait enfin de tous cotés et donnait le signal des combats. Alors des Troupes innombrables sortaient des contrées

* Nous affirmons que c'est vraiment là l'époque à laquelle ce petit ouvrage a été écrit. Nous n'avons rien changé au manuscrit qui nous a été donné. — Note de l'Editeur.

de la Germanie, et s'avançaient à grands pas, vers le beau pays de France. A leur tête, marchait une Phalange tout-à la fois brillante et guerrière, bouillonnant d'impatience et de courage. Un immense drapeau de satin blanc, parsemé de fleurs de lys d'or, l'ombrageait dans son entier : c'est le Bataillon de la Chevalerie française. Il brule d'arracher aux brigands de la Gaule, cette antique conquête de ses pères, et de retabliir ce trône fondé par leur valeur. On remarque encore dans son costume, ce mélange de guerre et de galanterie qui fit longtems ses succès et sa gloire. De la tête de chaque chevalier, s'élève un panache majestueux retombant avec graces, sur une belle cocarde de couleur sans tache ; et, dans les mains de tous, brille une épée, où se lit une inscription magique gravée par l'honneur.

A ce talisman de courage et de gloire, l'amour aussi puissant, aussi cher que l'honneur, joignait aussi le sien : c'était un chiffre brodé en couleur chérie, sur une écharpe élégante aussi blanche que la neige.

Il me semble voir encore celui que je portais, et recevoir sa divine influence. Je crois lire encore, ces lettres qui m'étaient si chères. L'heureuse

reuse fleur de lilas, en dessinait les contours fortunés : mes regards y trouvaient le bonheur ; mon cœur y puisait le courage..... Ah ! j'en étais cent fois plus brave.

C'est dans cet appareil brillant que nous courions au terme de nos maux. Le jour semblait luire enfin, où le juge de l'univers arrêtant la prospérité du crime, allait anéantir ses succès éphémères, et rendre à la raison son empire éternel. Fiers d'être les instrumens de sa justice, impatients de mériter comme nos pères, le titre de *Redresseur des torts*, nous précipitions nos pas vers notre infortunée patrie.

Une harmonie bruyante précédait notre marche et tout souriait à notre noble entreprise. Les chemins s'aplanissaient devant nous, pour nous présenter une route facile ; la nature semblait fleurir pour nous couronner ; et l'on eût dit que le ciel dans toute sa beauté, ne s'armait de lumière la plus vive, que pour donner plus d'éclat à la justice de la terre.

Escortés de ces présages heureux, nous arrivons enfin à ces frontières tant désirées : le cœur palpitant, les yeux humides, nous les franchissons avec ardeur. Nos pieds touchent cette
terre

terre promise ; tout cede à nos efforts, et déjà, ô prodige ! du milieu de l'Empire, s'élève avec majesté, le trône de la Monarchie : de tous côtés, il repand des rayons bienfaisans, qui portent au loin la paix et le bonheur. Des cris de joie, des acclamations de tendresse le suivent de toute part dans les airs, et saluent son ombrage salutaire.

Ivre de nos succès et de la félicité publique, je nageais dans le bonheur, et toutes les facultés de mon ame, suffisaient à peine à tant de ravissmens, quand cette scène délicieuse disparaît soudain comme une ombre, et ne laisse plus qu'un spectacle d'horreur et d'effroi,

Tout-à-coup un crêpe funèbre couvre la surface de la France ; la vue du ciel est interceptée, et le soleil n'éclaire plus qu'au travers ce voile lugubre. Sa lueur pâle et sombre voltige sur des objets hideux, et achève de peindre le plus effroyable tableau qu'ait jamais enfanté l'imagination en délire. J'en frissonne encore... Je vis en un instant, ce trône notre espérance et notre amour, chanceler, crouler et disparaître. Des Reptiles infames, élevaient à sa place, des têtes hideuses et menaçantes, tandis que leurs immenses replis se jouaient avec fracas, parmi ses ruines ensanglantées : ils soufflaient de tous
côtés

côtés, la rage et le poison ; des Monstres se multipliaient à leurs cris, et leurs gueules enflammées vomissaient des démons furieux qui repandaient partout le ravage et la mort.

Je vis en frémissant, le lys revéré coucher sa tige protectrice, et devenir, jusques dans sa racine, la proie d'animaux dévorans. Ces souches antiques qui le soutinrent toujours et le firent si souvent triompher de la tempête, partageaient fidelement ses douloureuses destinées et finissaient avec lui.

Alors, arrêtés dans notre marche, affaillis par des ennemis plus nombreux que le sable de la mer, abandonnés d'une partie de nos alliés, indignement trahis par l'autre, accablés par tous, nous fûmes rompus, brisés et détruits.†

Couvert de sang et de blessures, je me débatais encore au milieu du carnage général, quand une ondulation semblable aux vagues de la mer, me jeta presque sans connaissance et sans vie, hors de ce théâtre fatal. De même que le navigateur, qui sur les débris de son vaisseau, lutte

† Hélas ! que de prédictions accomplies !... Qui ne serait tenté de croire que ceci a été écrit après coup ?---Note de l'Editeur.

lutte encore contre la tempête, se trouve tout-à-coup délivré de sa fureur quand son pied touche la terre; de même je me trouvai tout-à-coup en repos sur une terre voisine, à l'abri des monstres et de leur rage impuissante.

Haletant, éperdû, consterné, détestant de survivre à tant d'horreurs, je desirais la mort, et résolu de la trouver dans mon désespoir, je n'accusais que sa trop grande lenteur, quand un Vieillard vénérable s'approcha de moi pour tâcher de me rappeler à la vie,

“ Généreux Etranger, lui dis-je, suspends tes
 “ soins charitables : j'interprète tes bienfaits et
 “ j'excuse ton erreur. Ne cherche pas à pro-
 “ longer des jours désormais, odieux par mes
 “ malheurs, insupportables par ma misère.
 “ Laisse plutôt finir un infortuné sans patrie,
 “ sans famille, sans fortune, pour qui la vie
 “ est un fardeau, et la mort un besoin.—Jeune
 “ homme, répondit le Vieillard, est-ce ainsi que
 “ s'exprime la raison? Rougis de ta faiblesse.
 “ Ignorez-tu donc que le vrai courage ne con-
 “ nait point de désespoir, et qu'il consiste sur-
 “ tout à braver les coups de la fortune?....Tu
 “ le feras aussi, j'en suis sûr; car l'Honneur et
 “ la Religion te le commandent, et tu ne saurais
 “ désobéir à ces ordres sacrés.” Tandis

Tandis que ses paroles portaient la force dans mon cœur, ses mains bienfaisantes versaient un baume salutaire sur mes nombreuses blessures.

Sous des dehors austères, ce Vieillard, découvrait bientôt l'aménité gracieuse, de toutes les vertus. Son premier geste, à la vérité, paraissait dur ; sa première parole, peut-être, rebutante : mais résistait-on à l'un et à l'autre, on était tout étonné de voir alors une heureuse harmonie regner dans tous ses mouvemens et la persuasion couler de sa bouche..... " O mon
 " père, lui dis-je, vous voulez donc qu'oublie-
 " ant les douceurs de mon enfance, l'aisance
 " de ma jeunesse, et tout ce qui me fût cher
 " sur la terre, faible, sans expérience et sans
 " moyens, je cherche dans mon travail une
 " existence nouvelle ? Eh bien ! je l'essaierai : je
 " le dois à mon courage ; mais souvenez-vous
 " qu'en me forçant de vivre, vous venez de
 " contracter pour toujours, l'obligation de
 " guider mes pas et d'éclairer mon esprit. — J'y
 " consens, mon fils. Puisse-tu ne jamais te mon-
 " trer rebelle à mes soins !... Voyons, ouvre moi
 " ton cœur, confie moi tes projets, que compte-
 " tu devenir ? — Mon père, l'honneur ordonne
 " à tout Chevalier français de déclarer une
 " guerre éternelle aux Tyrans de sa patrie,
 aux

" aux persécuteurs de son Roi ; de ne vivre
 " que pour venger sur leurs têtes coupables,
 " tous les crimes dont ils ont souillé la nature.
 " Eh ! bien : je veux vouer mon existence nou-
 " velle à ce saint ministère ; je courrai la terre
 " pour leur susciter partout des ennemis ; ma
 " voix publiera sans cesse leurs forfaits, et l'on
 " me trouvera toujours au premier rang de
 " ceux qu'ils auront à combattre. — Jeune
 " homme, ton projet est noble ; ta résolution
 " est héroïque ; l'honneur te l'inspire, et l'hon-
 " neur est le seul préjugé que je respecte : mais
 " tes sentimens abusent tes besoins. As-tu donc
 " oublié déjà que ta fortune est détruite ; que
 " tes ressources passées n'existent plus ; que tes
 " moindres volontés cessent avec elles ; et qu'es-
 " clave de la nécessité, tu as besoin désormais
 " d'un travail journalier, pour fournir à ta sub-
 " sistance de chaque jour ? — Ah ! mon père....
 " Eh bien ! j'irai trouver les Rois amis des
 " Bourbons : je leur peindrai mes sentimens et
 " ma misère : je leur offrirai mon bras et mon
 " cœur ; si les Frères de Louis* avaient la
 " cruauté de ne pas m'entendre, le généreux
 " Gustave,† la magnanime Catherine applau-
 " diraient, j'en suis sûr, aux sentimens qu'ils
 " inspirent

* L'Empereur, les Rois d'Espagne et de Naples. — *Note de l'Editeur.*

† Ce Roi vivait alors. — *N. de l'Ed.*

" inspirent si bien ; et je trouverais auprès
 " d'eux l'asile qu'ils ne refusèrent jamais à
 " l'honneur et à la fidélité—j'excuse, mon fils,
 " l'exaltation de ta tête, et je respecte les erreurs
 " de ton enthousiasme : mais crois-tu donc
 " qu'il te soit si facile, de pénétrer jusqu'à ces
 " Souverains dont les vertus font toutes tes
 " espérances ? ignores-tu que la Misère n'a
 " plus d'accès auprès de leur cortège fastueux ;
 " que ses faibles et timides accens, expirent
 " sous les murs du palais, avant d'arriver aux
 " oreilles du Prince ? et puis dois-tu te flatter
 " de fixer précisément sur toi, ses regards bien-
 " fesans, tandis que la justice te place derrière
 " ses propres sujets, et que les malheurs de ta
 " patrie, t'entourent de compatriotes qui tous
 " à grands cris, font valoir les mêmes droits.
 " Mais je te suppose encore assez heureux pour
 " obtenir son attention, et toucher son cœur :
 " tu en reçois tout ce que ta position, ton âge,
 " tes services peuvent raisonnablement pré-
 " tendre. Crois-tu ta condition bien meilleure,
 " et ton existence plus assurée ? Les faibles
 " émolumens qu'accompagneront ces faveurs,
 " suffiront-ils pour les dépenses qu'ils exigent ?
 " Dis-moi, si un étranger fût venu en France,
 " dans une situation semblable à la tienne, ne
 " possédant plus rien, après avoir joui long-
 "

" tems des douceurs de la fortune et des
 " agréemens d'un rang distingué, penfes-tu
 " qu'une place militaire eût assuré son fort et
 " vaincu sa détresse ? Aurait-il pû payer l'habit
 " dont on le décorait ? Aurait-il pû vivre avec
 " les compagnons aisés dont on l'entourait ?
 " Tu le fais fort bien, son salaire n'aurait pas suffi
 " pour alimenter ses jours : souffrant dans son
 " indigence, humilié dans ses alentours, com-
 " parant sans cesse son existence passée, avec
 " son état présent, il eût bientôt trouvé la mort
 " dans son chagrin ou son désespoir : tu la
 " trouverais aussi de même, au milieu des étran-
 " gers qui t'adopteraient. Renonce donc, mon
 " fils, à des chimères qui flattent ta vanité,
 " pour mieux tromper tes espérances. Si tu
 " veux m'en croire, oublie désormais tout ce
 " que tu fus, et tout ce que tu pouvais pré-
 " tendre.

" Le ciel t'avait placé dans une classe géné-
 " reuse, dont l'heureux et noble préjugé était
 " de cultiver l'honneur au mépris de tes inté-
 " rêts ; de faire tout pour la gloire et rien pour
 " la fortune. Mon fils, que ton cœur s'entoure
 " plus que jamais des vertus qui furent la dette
 " de ta naissance ; mais qu'il ait la force d'aller
 " les exercer sur un théâtre moins élevé.....

" Je,

“ — Je, vous entend, mon père : j'en aurai le
 “ courage. Il n'est point de profession, que la
 “ vertu n'honore : j'en suis convaincu ; aussi me
 “ voila décidé. J'irai me proposer à un négoc-
 “ ciant qui me gardera dans son comptoir, ou
 “ m'emploiera sur ses vaisseaux : peu m'importe.
 “ C'en est fait, j'embrasse le commerce : j'y
 “ porterai la loyauté, la franchise, dont on
 “ para mon berceau et peut-être, la fortune
 “ secondra mes efforts. Riche, un jour, je
 “ pourai venir au secours de mes amis moins
 “ heureux ; je retrouverai, peut-être, ce qui me
 “ fût si cher, et les délices du bonheur person-
 “ nel affaibliront dans mon cœur, le souvenir af-
 “ freux du malheur de tous — Défie-toi, mon fils...
 “ Je te le répète encore, défie-toi de ton imagina-
 “ tion trop facile à séduire. Les difficultés sem-
 “ blent disparaître devant ton ardente pensée,
 “ mais ma vieille expérience les voit se multiplier
 “ dans l'exécution. Tes propres réponses vont me
 “ suffire encore, pour condamner ton nouveau
 “ choix... Te voila donc chez un négociant ? Mais
 “ ta santé délicate et faible pourra-t-elle se prêter
 “ au travail forcé qu'il t'imposera dans son comp-
 “ toir, ou soutenir les fatigues redoublées qu'en-
 “ traîneront ses vaisseaux et leurs courses lointai-
 “ nes ? D'ailleurs, ton caractère pourra-t-il se plier
 “ aux détails de ces ventes, aux minuties de ces
 “ profits

“ profits qui conduisent pourtant à la fortune
 “ commerçante ? non, sans doute : car, par
 “ une bizarrerie fatale, les vertus de ton exis-
 “ tence passée, seraient des vices dans ta condi-
 “ tion présente. Ce défintéressement, cette gé-
 “ nérosité qu'on te prêcha dès l'enfance te ren-
 “ dront pour toujours inhabile à ces bénéfices
 “ qu'ils te firent si longtems mépriser.—
 “ Mais, mon père ! que puis-je donc deve-
 “ nir ? mes moyens sont tous épuisés. . . .
 “ Encore, si j'avais quelque talent person-
 “ nel ; si je savais la musique ou la peinture,
 “ je me ferais gloire d'en tirer ma subsistance :
 “ mais la nature m'a refusé des fleurs, et l'édu-
 “ cation n'a mûri aucun fruit. Oserais-je bien
 “ avec de légères connaissances en mathéma-
 “ tiques, avec de simples élémens d'histoire et
 “ de géographie, me proposer comme un insti-
 “ tuteur capable d'élever l'enfance et d'inf-
 “ truire la jeunesse ? Qu'elle confiance pourrait
 “ inspirer mon âge ? Comment vaincre la dé-
 “ faveur de mon inexpérience ? . . . Ah ! mon
 “ père, que vos sages conseils viennent à mon
 “ secours, ou laissez à mon désespoir, le soin de
 “ terminer mes embarras. . . .
 “ — Mon fils, outre les inconvéniens particu-
 “ liers que j'ai combattus, dans tes différens
 “ projets

projets, il est un vice qui leur est commun et qui me suffirait pour les proscrire tous : c'est le sol que tu choisis pour l'exécuter : il est maudit pour toi désormais : quelque soit ta culture ; quelque moisson qu'elle te promette, tu n'en recueilleras jamais que des ronces et des épines.

“ Dût le hasard couronner tes entreprises au gré de ton imagination romanesque ! Dût-il te conduire, par tes sentiers adoptifs, à la fortune fabuleuse d'un *La Borde** ; ou te ménager les lauriers d'un *Turenne* ; ou bien encore, t'enlacer des myrthes de l'heureux *Instituteur de Vévai*† : crois-m'en, ces faveurs inespérées ne seraient que te préparer de nouvelles pertes et de nouveaux pleurs. L'orage qui a détruit la France, gronde pour le reste de l'Europe ; et ces monstres qui ont dévoré ta patrie, ne tarderont pas à engloutir tous les pays qui l'avoisinent. C'est en vain que tu croirais par quelques pas d'avance, échapper à leur poursuite ; bientôt tu expierais ta téméraire imprudence, en voyant ta

* Fameux Banquier français.---Note de l'Editeur.

† St. Preux, amant aimé de Julie son écolière.---Nouvelle Héloïse de J. Rousseau.---N. de l'Ed.

“ ta fortune nouvelle, ta gloire ou ton bonheur
“ devenir une seconde fois la proie de ces fé-
“ roces destructeurs.

“ Mon fils, que tes malheurs du moins
“ te donnent la sagesse. Assez longtems
“ travaillas pour l'ambition : sache aujourd'hui
“ d'hui, profiter du destin qui te force à t'occu-
“ per du bonheur.

“ Abandonne cet hémisphère corrompu, et
“ renonce à ses chimériques faveurs. Va por-
“ ter au loin, sur des rives plus heureuses et plus
“ pures, tes espérances et tes ressources.

“ Il est des peuples qui, moins éloignés de la
“ nature que tes malheureux compatriotes, con-
“ servent encore au milieu d'eux, des vestiges
“ d'innocence et de candeur : détachés depuis
“ peu d'une nation fière et généreuse qui fut
“ toujours rivale de la tienne, ils en ont retenu
“ les vertus sociales et les qualités brillantes qui
“ la rendent célèbre ; mais plus heureux qu'elle
“ ils ne connaissent point encore les vices iné-
“ vitables que donnent de grandes richesses et
“ une longue prospérité. Ce n'est que là que
“ tu peux trouver l'azile qui convient à tes in-
“ fortunes.

“ Un

" Une heureuse médiocrité fait toute
 " leur richesse et leur assure, pour quelques
 " jours encore, la paix et le bonheur. Porte
 " chez eux tes besoins et ton industrie. Déli-
 " vré du spectacle persécuteur des superfluités
 " fastueuses, tes mains cultiveront sans peine,
 " l'humble nécessaire ; et quand tu te verras
 " presque aussi riche que tous tes voisins, tu ne
 " regretteras plus autant la perte de ta fortune.

" On ne connaît chez eux, aucune distinc-
 " tion sociale. Cette égalité qui fût chez toi la
 " cause funeste de tant de maux, t'est nécessaire
 " ailleurs pour en adoucir l'amertume. Tu
 " n'auras pas sous les yeux, ces grands de la
 " terre, qui partout t'offriraient sans cesse, le
 " contraste poignant de ce que tu es, avec ce que
 " tu devrais être : mais entouré de bonnes gens
 " qui respecteront ta personne et tes principes,
 " tu deviendras moins sensible à la perte de ce
 " rang, qui certes ! était ta propriété la plus
 " sainte et la plus glorieuse.

" Tu ne trouveras pas chez eux, ce gouverne-
 " ment que tu chérissais chez toi ; tu n'y verras
 " pas ce Roi que tu aimais : mais une douce et ver-
 " tueuse administration de frères, diminuera tes
 " larmes sur la perte d'un bon père. *Les con-*
 " *traires*

" *traïres* je guérissent quelques fois par les con-
 " *traïres*. Ce système qui t'inspirait une si juste
 " horreur sur le sol de la France, doit être ail-
 " leurs ta consolation. N'en frémis point,
 " mon fils, car tous les Gouvernemens sont
 " bons, quand les loix en sont bien exécutées.
 " Le meilleur, je le fais, est celui sous
 " lequel on est né, et le devoir de l'honnête
 " homme est de tout sacrifier pour le mainte-
 " nir : mais tu l'as rempli fidèlement ce de-
 " voir ; tu as combattu jusqu'au moment où
 " le Vaisseau de la monarchie accablé de toutes
 " parts, a disparu sous toi : aujourd'hui tu n'as
 " plus qu'à seconder le destin propice qui te
 " soutient encore au milieu des flots, et tu
 " dois choisir pour aborder, la plage la plus
 " favorable. Prends donc refuge, mon fils,
 " au milieu d'un peuple nouveau, dont l'inté-
 " rêt surtout est de favoriser les étrangers :
 " tu n'y demeureras pas longtems, sans par-
 " tager bientôt tous les droits de ces nouveaux
 " concitoyens ; alors tu pouras prétendre à
 " tout, et personne ne fera plus au-dessus de toi.
 " Quoi, de plus desirable et de plus consolant
 " pour celui qui a tout perdu, que d'acquérir
 " la possibilité de tout retrouver ?

" Il n'y a plus à balancer. Viens, suis
 moi"....

moi."... Il dit, et nous marchons.... Bientôt la mer s'offre à nos regards. Un Vaisseau va mettre à la voile : nous y entrons ; il appareille.... Et déjà mes yeux ont perdu de vue ma triste patrie. Mon cœur soupire déjà, loin de ses rives natales.

Cependant le bon Vieillard, dont la présence, assure partout le calme et présage le succès, repandait autour de nous, sa magique influence. Les Aquilons captifs laissaient regner en paix, l'aimable Zéphir : sa douce haleine enflait nos voiles légères ; et dans les délices d'une température salubre, sous un ciel pur et azuré, nous sillonnions avec la rapidité de l'éclair, l'océan paisible et tranquille. — " Mon père, " lui dis-je alors, vous aussi !... Vous quittez " donc votre patrie ? Vous courez pour " chercher un asile ? — Mon fils, me répondit " il, depuis longtems, je suis sans patrie, et " j'erre dans le vaste univers.

" Au commencement du monde, l'Eternel " me plaça sur la terre, pour y gouverner les " humains : tant qu'ils furent dociles à ma " voix, le bonheur fut leur partage. C'est " cette époque qu'ils célèbrent encore au- " jourd'hui, sous le beau titre d'âge d'or ; " quoique

“ quoique, depuis longtems, ils ne le supposent
“ plus qu’une production de la fable.

“ Mon regne, hélas ! fut trop court, pour le
“ bonheur de la terre. Les Hommes, las d’être
“ heureux sous un joug si doux, cherchèrent
“ loin de moi de funestes plaisirs : ils vio-
“ lèrent mes loix ; ils combattirent mon au-
“ torité ; et, déchaînant bientôt toutes les
“ passions que jusques-là, j’avais tenues pri-
“ sonnières, ils détruisirent mon empire. Depuis
“ ce tems, mon fils, errant et vagabond par
“ toute la terre, j’y demeure encore pour le
“ bonheur des hommes ; et je suis toujours
“ prêt à éclairer de mon flambeau salutaire,
“ celui qui cesse d’être rebelle à ma voix.
“ Nul ne réussit que par mes conseils : tous
“ échouent en s’écartant de mes lumières.
“ On le fait ; et cependant, tel est l’aveugle-
“ ment des hommes, qu’à peine quelques-uns
“ daignent me consulter, et que presque tous
“ méprisent mes avis.

“ Si je préside au conseil des Rois, les
“ Peuples sont heureux et sages ; si je dicte
“ les mesures des Nations, celles-ci sont floris-
“ santes et prospères. Eh bien ! malgré cette
“ expérience de mille siècles, rarement je de-
“ meure

" meure longtems dans les uns, et presque
 " toujours, on me bannit solennellement du
 " milieu des autres. Cependant les injures
 " que je reçois, ne demeurent pas impunies,
 " et les outrages que l'on me fait, sont vengés
 " d'une manière terrible : car tous les Peuples
 " ont péri pour m'avoir méconnu, et tous les
 " Empires ont fini pour m'avoir insulté.

" La France vient de me proscrire violen-
 " ment de son sein... elle n'est plus. L'esprit de
 " vertige qui m'a chassé de chez elle, me pour-
 " suit avec fureur, dans le reste de l'Europe...
 " bientôt aussi, l'Europe ne sera plus. Je n'en
 " excepte pas même la superbe et formidable
 " *Albion*, sur qui je fondai longtems mes der-
 " nières espérances : devenue par ses richesses,
 " son génie, l'arbitre de la terre et des mers ;
 " pouvant disposer à son gré de la guerre ou
 " de la paix, c'était d'elle que j'attendais mon
 " salut. Je regardais son Ile come un dernier
 " retranchement, à l'aide duquel je pouvais
 " triompher sûrement de mes terribles enne-
 " mis. Mais, hélas ! elle aussi... elle s'écarte de
 " mes préceptes ; elle est sourde à ma voix....

" Aveuglée par sa félicité présente, elle croit
 " n'avoir rien à craindre pour son existence
 " future

" future : fière de l'excellence de ses loix et
 " du bonheur qu'elles procurent ; sorte de l'or-
 " dre et de la paix qui regnent dans son sein ;
 " se confiant dans l'amour des peuples, pour
 " la sage et vertueuse Famille de leurs Souverains ;
 " elle croit pouvoir braver sans péril, le danger
 " commun qui menace tous les autres : du haut
 " de son rocher inaccessible, elle considère d'un
 " œil tranquille, les destructions qui s'opèrent
 " au loin ; elle plane au dessus de la tem-
 " pête, et méprise l'orage, parce qu'il gronde
 " au-dessous d'elle, et qu'il semble ne pouvoir
 " s'élever jusqu'à l'édifice chéri de sa belle
 " Constitution.....L'insensée ! qui ne voit pas
 " que des mains perfides le dirigent contre ses
 " fondemens, et qu'avec eux, s'écroulera bien
 " plus sûrement, toute cette architecture ad-
 " mirable, sur qui reposait sa gloire et son
 " bonheur.

" Ah ! mon fils, qu'elle douleur de voir
 " périr ainsi mon plus bel ouvrage ! Qu'il
 " m'en coûte d'être obligé de te conduire aussi
 " loin ! † Mais il le faut.... Je le prononce à
 " regret

† Il ne faut pas oublier que tout ceci s'écrivait au moment, où l'Angle-
 terre déclarait sa neutralité vis-à-vis de la France. Les circonstances ont
 bien changé depuis ; et en retenant le sage Vieillard parmi nous, elles y
 ont aussi, à ce que nous comprenons, fixé son jeune Pupille qui sans doute,
 écrivait

“ regret...Oui, j’abandonne ce continent à sa
 “ destinée malheureuse ; je suis loin des
 “ crimes et de l’aveuglement qui préparent la
 “ ruine ; je cours prendre un asile parmi les
 “ peuples qui me brûlent encore quelqu’en-
 “ cens. Oublie, mon fils....oublie l’Europe
 “ pour toujours : c’est l’Amérique que nous
 “ allons habiter.”

En

écrivait sous sa dictée. Puisse ce bon Jeune Homme avoir rencontré au
 milieu de nous, tous les genres de consolation que nous lui désirons !---
 Puisse-t-il avoir reçu cette hospitalité douce et compatissante, qui amoind-
 rit le malheur, ou le rend plus supportable !---Puisse-t-il avoir fait des amis,
 dont l’attachement de tems à autre, suspende les larmes qu’il donne à ceux
 qu’il a laissés dans son informée patrie !---Puisse-t-il surtout, auprès des
 Fleurs aimables qui sont le charme et la parure de nos cercles, avoir passé
 des momens innocens et doux, capables d’adoucir dans son cœur fidèle,
 l’absence du *Lilas cheri* !---Puisse-t-il enfin, pour tout dire en un mot,
 avoir trouvé partout autour de lui, l’accueil que méritent ses sentimens et
 ses principes !

En notre particulier, nous essaierons de le remercier ici, pour tout
 l’intérêt et le plaisir que nous a causé son petit récit ; et nous ne crain-
 drons pas d’ajouter que chaque Lecteur partagera sans doute, ces mêmes senti-
 mens. Nous le prions aussi, en bon Anglais qui aime son pays, d’accepter
 notre gratitude pour la préséance qu’il lui donne, et l’esquisse flatteuse qu’il
 a tracée de sa gloire et de sa puissance. Il a pensé, entr’autres choses,
 que l’Europe ne pouvait être sauvée sans le concours de l’Angleterre, aux
 efforts réunis de toutes les autres Puissances. Nous croyons lui faire
 plaisir, en observant qu’il s’est précisément rencontré d’opinion avec
 un de nos plus sublimes Orateurs, lequel (au moment de la guerre contre
 la France, lorsque ses adversaires essayaient de lui en faire redouter les
 effets, par l’énumération des succès brillans que les Français venaient de
 remporter de tous côtés) répondit : *et les Troyens aussi battirent les Grecs,*
mais ce fut quand Achille n’y était pas.---Note de l’Éditeur.

En effet mes yeux voyaient déjà, et reconnaissaient l'heureuse et florissante Boston. Le vaisseau arrive, et mes pieds touchent avec joie, cette terre de douce connaissance, sur laquelle, dans des tems plus fortunés, je coulai des jours dignes de regrets et d'envie... Je revoyais mes amis : une courte habitude, une longue absence ne m'avaient pas effacé de leur souvenir ni, de leur cœur. Je retrouvais parmi eux, cet heureux naturel qui m'avait plu, ces sentimens vertueux qui m'avaient séduit, ces ames honnêtes qui m'avaient charmé.

En abordant, je fus aussitôt entouré, accueilli, fêté. Le bon Vieillard faisait avec empressement, ces dispositions favorables : il leur peignit avec une énergie touchante, mes malheurs et ma détresse ; puis, profitant habilement de l'émotion que ses tristes récits excitaient dans tous les cœurs : " O Bostoniens généreux, dit-il, voici
" pour vous le moment de la reconnaissance.
" Certes, vous ne laisserez pas périr sans secours, celui qui dans ses jours d'aisance, vint
" gratuitement partager vos périls, et prodiguer
" son sang pour vous.* Dans son désespoir
" pour

(*) Jeune homme, vous avez combattu contre nous ! Vous avez soutenu nos ennemis !... Mais ne craignez pas les effets de notre maligne observation. Vous ne nous en intéressez pas moins, dès le moment que vous êtes dans l'infortune

“ fespoir, il a tourné vers vous ses regards; il
 “ a mis son espérance dans vos vertus, et son
 “ attente ne fera point trompée. S’il a perdu
 “ sa patrie, vous l’adopterez dans la vôtre; s’il
 “ n’a plus rien sur la terre, votre amitié géné-
 “ reuse saura prévenir tous ses besoins.

“ Braves Bostoniens, si je ne vous connais-
 “ fais pas aussi bien, je parlerais moins à votre
 “ cœur, et je vous entretiendrais davantage de
 “ vos intérêts. Je vous dirais: songez que vo-
 “ tre splendeur et vos richesses dépendent dé-
 “ formais, du nombre de vos habitans. La for-
 “ tune aujourd’hui, vous présente une occasion
 “ unique: sachez en profiter, et vous obtien-
 “ drez en peu de jours, ce que vous ne deviez
 “ espérer qu’avec des siècles.

“ Un fléau terrible ravage l’ancien monde:
 “ ses malheureux habitans sont en fuite: ou-
 “ vrez leur un asile; qu’ils trouvent au milieu
 “ de vous, des appuis et des secours... Ne
 “ craignez rien: vous en ferez bientôt payés
 “ au centuple. Les premiers que vous aurez
 “ ac-

l’infortuné. Sachez que les Anglais ne connaissent d’ennemis que sur le
 champ de bataille, et que la fin du combat est toujours pour eux, le com-
 mencement de la bienveillance. D’ailleurs, vous obéissez... et nous n’an-
 rons pas l’injustice de rendre un soldat responsable de la bonté de sa cause.

— Note de l’Editeur.

“ accueillis, feront retentir au loin vos bien-
“ faits, et vanteront leur bonheur. Alors vous
“ verrez leurs compatriotes accourir en foule,
“ et transplanter dans vos murs, ces arts, cette
“ industrie, cette opulence qui fut si longtems
“ la gloire et la propriété de l'Europe.

“ Voila ce que je vous dirais, si je ne savais
“ que la politique des peuples vertueux, est
“ toute dans l'exercice pur et simple des ver-
“ tus....O Bostoniens heureux, avant de faire
“ une bonne action, vous n'en calculez pas le
“ produit, et vous regardez la jouissance qui
“ l'accompagne, comme votre plus douce ré-
“ compense....aussi loin de moi, l'injurieuse in-
“ tentation d'accroître votre sensibilité, par des
“ motifs qui la deshonnorent. Votre ami,
“ dont les sentimens sont dignes des vôtres,
“ ne veut tenir que de vos cœurs, des bienfaits
“ qu'il ne saurait payer qu'avec son cœur.”

Il n'avait pas cessé de parler, que je recuei-
lais déjà le fruit de ses éloquentes paroles ; l'un
m'embrassait ; l'autre me ferrait la main : tous
me protestaient l'assistance la plus généreuse et
la plus tendre...Une souscription me procu-
rait bientôt, l'emprunt d'une somme honnête.
Mon sage Vieillard la séparait en deux por-
tions :

tions: il me faisait mettre l'une dans le commerce, pour acquitter plus promptement, la dette que je venais de contracter: quant à l'autre, il m'en faisait acheter un petit terrain, auquel je prodiguais tous mes soins. Ils étaient bientôt payés au-delà de mes espérances. Je voyais mes champs se couvrir d'une moisson brillante; mes vergers se remplissaient de fruits; et de riches troupeaux peuplaient, en même tems, mes fertiles prairies.

Paissible au milieu de mes nouveaux trésors, il semblait que, loin d'avoir à gémir de mes malheurs passés, je devais au contraire, me féliciter de leur devoir ma condition présente. En effet, le ciel paraissait d'accord avec la fortune, pour combler mes desirs; tout prospérait à mon gré, et l'on eut dit vraiment que le bonheur se pressait autour de moi.....mais hélas ! il n'entraît pas dans mon cœur. A mesure que mes besoins physiques avaient diminué, j'avais senti renaître mes affections morales. Pouvais-je être heureux loin de mes amis, privé de mes parens, et surtout....séparé à jamais...de celle à qui j'avais consacré pour toujours, mes pensées et mon cœur....

Je confiais souvent mes tristes peines, à mon
 Vieillard

Vieillard charitable ; mais il me désolait au lieu
 de me consoler. Son austérité repoussait mes
 soupirs. Il traitait mes plaintes de faiblesse, et
 ma passion de délire. Il m'accusait de m'ar-
 racher au bonheur qui me tendait les bras,
 pour courir après des peines qui fuyaient loin
 de moi——" Mon fils, me disait-il un jour,
 " puisque tu ne peux oublier celle que tu
 " aimes si tendrement, et qu'elle porte dans ton
 " cœur tous les caractères de la divinité, traite
 " la de même : sans cesser de l'adorer, dresse
 " des autels à ses images. Jette les yeux autour
 " de toi. Vois cette foule de jeunes Améri-
 " caines fraîches et jolies, qui se disputent la
 " gloire de la représenter. Les unes ont sa
 " beauté ; les autres ses graces ; celles-ci la
 " vivacité de son esprit ; celles-là le charme
 " de son caractère ; toutes, peut-être, ont un
 " cœur plus sensible et plus tendre. Dans cette
 " heureuse contrée, le retour suit de près le
 " sentiment ; et l'amour est toujours, la récom-
 " pense de l'amour. Adopte une famille, mon
 " fils ; fais un choix ; ose vouloir, et tu verras
 " bientôt que le bonheur peut encore couler
 " pour toi sur la terre.—Ah ! mon père....Eh
 " donnez-moi donc un cœur, dont je puisse
 " disposer !....ou bien, n'attendez pas que je
 " suiye votre conseil.....Pardonnez mon père..

" c'est

" c'est ma première indocilité....Mais aussi !...
 " comment pouvoir vous obéir ?...—Mon fils,
 " je ne m'en fâche pas. Je sais que j'ai peu
 " de crédit sur l'Amour, et que le petit espiè-
 " gle me traite de vieux radoteur : mais, ajouta-
 " t-il en souriant, le tems et l'absence me ven-
 " gent assez, et je leur laisse le soin de te ren-
 " dre plus raisonnable—Ah ! plutôt au ciel,
 " mon père !...mais jamais....non jamais...."
 Et des pleurs accompagnaient cette protestation
 de mon cœur.

Assis sur la pointe d'un rocher, mes yeux
 laissaient tomber des larmes amères sur l'onde
 paisible, tandis que mes tristes pensées voya-
 geaient au loin, dans ma malheureuse patrie.
 J'étais plongé dans la rêverie la plus profonde,
 quand je fus distrait tout-à-coup, par un de ces
 prodiges qui n'appartiennent qu'à la bizarrerie
 des songes. J'apercevais au loin, sur le vaste
 océan, une Nacelle charmante qui voguait vers
 ma retraite. Elle avait pour voiles les ailes
 de l'espérance, et les flèches de l'amour lui
 servaient d'avirons. Une Jeune Beauté la di-
 rigait avec adresse, au milieu des écueils qui
 se couvraient de fleurs à son approche. Mon
 cœur la reconnut, bien longtems avant mes
 yeux...Bientôt elle aborde..." C'est elle, m'é-
 criai-je

criai-je..." Et déjà j'étais à ses pieds; et déjà je contemplais ces traits si bien gravés dans mon ame... C'était ces yeux [...]

[...] (*) [...]] Oh! oui, c'était bien elle...

Je croyais être encore à ce moment, où son premier regard, me fit connaître mon cœur; où son premier sourire, l'enchaîna pour toujours....." O ciel, propice, disais-je dans mon "yvvresse, tu la rends à mes vœux.....mon bonheur est complet. Ah! je te pardonne désormais tous mes maux. J'oublie tous mes malheurs... Je la possède...C'en est assez. Je suis heureux.... Je ne regrette plus rien sur la terre....." Souriant à mes discours, elle me tendait avec grace, une main chérie: ma bouche avide s'y précipite avec fureur: mais,
O surprise!

* Il y avait dans cet endroit du Manuscrit, trois ou quatre lignes effacées avec le plus grand soin, et remplacées par la Note suivante, de l'Auteur lui-même.

" Je me dépêche, mon cher ami, d'effacer un portrait échappé à ma plume. Tu pourrais oublier, un instant peut-être, que tout ceci n'est qu'une fiction; et je ne me pardonnerais point alors, de t'avoir donné la peine inutile de lui chercher une réalité."

---Dit-il la vérité? ou est-ce discrétion de sa part? C'est ce que nous demanderons nous-même au Lecteur.---Note de l'Editeur.

O surprise! elle ne faisoit qu'une ombre.... Dans mon effroi, mes bras font un cercle autour d'elle, pour la retenir... vainement, hélas !.. elle a déjà disparu....

Ici l'agitation, le désespoir terminèrent mon rêve pénible. Heureusement la lumière du matin, vint détruire les illusions de la nuit.

Loin de moi, Prestiges trompeurs. Fuyez Augures mensongers. Vous avez trop abusé mon crédule sommeil. Le jour me rend à la vérité, et je retrouve toutes mes espérances. Nous existons encore, nous tous qui avons juré de délivrer notre Patrie, et de venger notre Roi. *Les fils de Henri, le valeureux Condé*, ces gages assurés de la victoire, sont toujours à notre tête. De tous côtés, des Puissances protectrices s'ébranlent en notre faveur.

Tremblez Factieux, insensés qui avez pu croire à l'impunité de vos crimes, et à la durée de vos attentats : il approche le moment de la vengeance, et bientôt vous expierez vos forfaits.

Avec

Avec vous finiront les orages, et renaîtront
les beaux jours. La paix que vous avez bannie,
reviendra ; le calme renaîtra, et l'abondance
avec lui. Nos bienfaits détruiront vos calom-
nies, et nos vertus justifieront nos droits. Nos
concitoyens nous rendront leur amour, et nous
serons tous unis. Le bon Roi demeurera
toujours notre père : nous ne cesserons pas
d'être ses enfans, et chacun de nous, aura re-
trouvé le bonheur. Je reverrai mon berceau ;
j'embrasserai tout ce qui m'est cher, et mes
yeux verront encore fleurir le Lilas, sur le sol
qui m'apprit à l'aimer.

